



Atelier Internet

Mars 2023

« Le long de la voie ferrée » en incluant les 10 mots de la francophonie : année-lumière, avant-jour, daredare, déjà-vu, hivernage, lambiner, plus-que-parfait, rythmer, synchrone, tictac

Une autre planète

Ce fut au cours de l'un de nos voyages en Inde, cette autre planète à des années-lumière de ce que nous connaissons, de ce que nous vivons.



En rickshaw, nous rejoignons la gare d'Agra, la grande ville où se dresse, au bord de la rivière Yamuna, le majestueux mausolée Taj Mahal, merveille de l'architecture moghole en marbre blanc édifié par l'empereur Shâh Jahân en mémoire de sa jeune épouse morte en couches.

Le train est annoncé avec trois heures de retard. Les voyageurs patientent assis en lotus ou allongés à même le sol. Une vache efflanquée qui n'étonne personne parcourt le quai à la recherche de quelque nourriture mais se contente des papiers qui traînent. À une heure du matin, le train poussif à destination de Delhi s'engouffre bruyamment dans la gare. Les passagers se précipitent et se bousculent, alors nous jouons des coudes pour rejoindre dare-dare le compartiment que nous avons eu la sagesse de réserver. Il s'agit d'une sorte de cellule toute de métal nu, pour deux voyageurs, avec barreaux à la fenêtre et une lourde porte coulissante que nous verrouillons. Quatre policiers équipés de fusils s'assoient en tailleur dans le couloir puis s'endorment à même le sol, leurs armes abandonnées à côté d'eux. Ils nous avaient conseillé de cadenasser nos bagages, de bien les surveiller et de les tenir éloignés de la fenêtre.

Soudain, le cuistot du train frappe à la porte et nous propose un repas. Nous n'avons pas faim mais il faut bien s'occuper, alors nous acceptons ce grand luxe plus que parfait.

La rame lambine, rythmée par le tictac tapageur des boggies sur les rails. Malgré les brinquebalements incessants de la voie, nous parvenons à nous assoupir sur nos banquettes, inconfortables. L'avant-jour et surtout les secousses nous réveillent juste avant un arrêt de plus d'une heure dans une petite gare. Le long de la voie ferrée, les mendiants en profitent pour investir le train ou tendent le bras au travers des barreaux de la fenêtre de notre prison à la recherche du moindre objet ou de nourriture. Les policiers interrompent leur partie de cartes et tentent de chasser les intrus. D'autres Indiens s'installent sur le toit des voitures ou sur les tampons, résolus à voyager gratuitement.

Nous repartons en labinant, probablement en raison du mauvais état de la voie, le réseau n'étant pratiquement plus entretenu depuis l'indépendance du pays. Le convoi ralentit soudain en longeant de vieux wagons accidentés rouillés qui gisent couchés sur le bas-côté en contrebas.

Le jour s'est levé. Nous admirons la campagne verdoyante qui défile avec ses champs de lotus, ses rizières, ses petits villages éparpillés aux maisons basses et fragiles et ses paysans pauvrement équipés qui s'activent au milieu de leurs cultures. Des échassiers apeurés s'envolent et une élégante antilope adopte une course synchrone avec notre allure en galopant un moment le long de la voie avant de disparaître.

De petits troupeaux de bovins paissent en toute quiétude sans s'intéresser à la présence du long serpent ferroviaire. Ils nous ignorent. Pour eux, ce n'est que du déjà-vu. Ils ne possèdent aucun abri mais sous les tropiques, on ignore ce qu'est l'hivernage.

Nous continuons notre longue et lente progression saccadée par l'incessant tictac des boggies.

De trop longues heures s'écoulent sur des kilomètres, ce ne sont plus que de misérables bidonvilles constitués de cabanes sordides agglutinées les unes contre les autres, et même entassées les unes sur les autres au milieu de monceaux de détritrus sur l'emprise du chemin de fer. Nous savons, alors, que nous approchons de la capitale. Des enfants en haillons, comme hébétés, regardent notre train et des hommes, accroupis sur des rails par petits groupes face à nous, défèquent sur les traverses. Est-ce un rite ? Nous atteindrons notre destination avec sept heures de retard.

Face à toute cette misère, aux diverses sollicitations des mains tendues, nous aurions pu être tentés de détourner le regard pour nous intéresser seulement à la beauté, à tout ce qui représente la richesse de l'Inde. Mais pourquoi fuir ce que sont les réalités de ce pays aux contrastes saisissants, déstabilisants, qui agissent pourtant comme un aimant et repoussent tout à la fois ?



Alain Lecourt

À propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont écrit :

– Merci pour ce voyage dans un ailleurs que les reportages et documentaires caricaturent parfois mais dont tout voyageur lucide revient ému, troublé par le contraste saisissant entre misère absolue et luxe exubérant, entre campagne parfois prospère et mégapole dépotoir. Une traversée en train : comme une caméra endoscopique à l'intérieur de cette vie fourmillante ? Sans vraiment en partager quoi que ce soit : un peu de nourriture quand même, une protection armée, sons, odeurs, à travers la fenêtre, comme une télévision améliorée... avec des barreaux ? Une traversée de l'immense bidonville que constituent les faubourgs de la capitale indienne, ça doit effectivement laisser sans voix un Français qui a connu les bidonvilles de notre métropole qu'on a cru, à tort, éradiqués il y a presque quarante ans.

– Quand tu parles de ce que l'on ne voudrait pas voir, je pense de toute façon qu'on ne peut pas faire autrement : on voit. Mais je sais aussi que lorsqu'on vit dans le pays, on a vite fait d'oublier... Sinon on ne peut pas continuer à y vivre. Très, très beau récit. Merci de montrer que lorsqu'on a une certaine aisance financière, on est obligé de vivre derrière des barreaux.

– Je ne cesse d'être admirative à chacun de tes récits pour ce gout de l'aventure qui vous conduit à la rencontre d'autres cultures, d'autres sociétés, d'autres modes de vies, ô combien

difficiles. Le long de cette voie-là, tu as sans doute appris beaucoup, à observer, à patienter, à supporter des conditions matérielles difficiles et à regarder comme tu le dis la misère en face.

– Ton titre m’a piégée, j’ai vraiment cru que tu allais partir dans un texte de science-fiction. Mais au fond, n’est-ce pas de la science-fiction que cette planète où se côtoient, aujourd’hui encore, la plus horrible des misères, telle celle que tu dépeins depuis ce train indien, et l’insolente richesse des multimilliardaires ? Ce sont eux, je crois, qui vivent sur une autre planète... Merci pour ce voyage en train, pour m’avoir fait découvrir que bogie pouvait s’écrire avec deux g, et bravo pour l’insertion des dix mots.

– Et on se plaint des retards et du réseau de la SNCF ! Oui, bien sûr, comme tu le dis, l’Inde est une planète à des années-lumière de ce que nous connaissons. Votre façon de voyager, loin des circuits touristiques, vous a permis de côtoyer la réalité des choses. Comme d’ordinaire, ton récit est très bien écrit et nous ouvre les yeux, au-delà de la beauté du pays, sur la misère de ce peuple. On doit se sentir très mal à l’aise face à toute cette pauvreté, mais pourquoi ne pas chercher à la voir ?

– L’or et le marbre d’un côté, la misère de l’autre. Un voyage exotique dont tu as préféré raconter l’envers – ou l’enfer – du décor. Tu nous rappelles bien que, pendant que certains se gavent quelque part, ailleurs d’autres crèvent de faim. Un voyage bien certainement inoubliable.

– Effectivement Alain, tu nous contes un récit d’une autre planète. Et je comprends que cela peut agir dans les deux sens comme tu le dis en conclusion : on peut aimer ou être repoussé. Bref ce sont de beaux souvenirs tout de même, bien racontés, et les dix mots imposés sont bien utilisés.

– Un voyage ferroviaire entre Agra et New Delhi. Tous les détails dont tu nous gratifies dans ton récit et qui exposent crument la réalité sont particulièrement parlants. On s’y croirait dans ce train d’un autre âge ! J’adore ces histoires vécues. Mon coup de cœur du mois.